



ALTAY MANÇO ET LE POURCENTAGE MÉTIS Avec la Turquie en fond¹

José Domingues de ALMEIDA

Université de Porto

jalmeida@letras.up.pt

Dans le contexte présent de la littérature et de l'essayisme belges francophones, Altay Manço n'est pas immédiatement classable dans la mouvance des écrivains qui ont vu le jour à la suite de la belgitude. Nous avons affaire ici à un tout autre souci d'écriture littéraire, à thèse sociale, fondé sur un vécu personnel et familial migrant, escorté par une vaste liste d'essais et d'articles scientifiques sur le phénomène complexe, de quelque quarante ans, de l'intégration, inclusion, participation socio-économique, expression identitaire, voire, le cas échéant, de radicalisation religieuse de la population immigrée turque en Belgique.

Arrivé en Belgique après des études primaires dans son pays d'origine, la Turquie, Altay et son frère jumeau, Ural, achèveront leur parcours universitaire dans ce pays d'accueil. Manço précisera :

Mon parcours académique a commencé à l'Université de Liège. Après une candidature en philosophie, puis une autre en psychologie, j'ai rapidement choisi d'approfondir ce dernier domaine, en orientant mes recherches en direction de l'insertion sociale des populations d'origine étrangère : j'ai été encouragé vers ce choix par mon emploi d'animateur auprès d'enfants d'immigrants, un emploi qui m'a permis de financer la fin de mes études.²

Docteur en psychologie sociale sur les stratégies identitaires des jeunes Turcs de Belgique après un mémoire sur la communauté turque de la localité minière de Cheratte et de son « ghetto intégrateur », directeur scientifique de l'Institut de Recherche, Formation et Action sur les

¹ Cet article s'insère dans la recherche menée au sein du Programme Stratégique intégré UID/ELT/00500/2013 | POCI-01-0145-FEDER-007339.

² <http://www.editions-academia.be/index.asp?naviq=auteurs&obj=artiste&no=2415>
[consulté le 12/02/2016]



Migrations (IRFAM), formateur de travailleurs sociaux et directeur de la collection « Compétences interculturelles » aux éditions de L'Harmattan, Altay Manço prône à l'Université tout comme sur le terrain, parmi les communautés immigrées, le développement interculturel, notamment pour les jeunes générations, par la formation et l'insertion socioprofessionnelle :

Il est clair que trouver un emploi pour un jeune d'origine étrangère est plus dur par rapport aux autres, mais il faut aussi tenter de capter la plus-value d'une « compétence interculturelle ». Un exemple : une jeune fille étudiera la médecine, même si le marché européen est saturé en la matière, elle aura sa clientèle parmi la population de sa propre origine, elle pourra ainsi valablement remplir une fonction de trait d'union entre une communauté et les institutions médicales du pays d'accueil.³

C'est justement la notion de « compétence interculturelle » qui se trouve au centre du projet de recherche scientifique de l'Institut de Recherches, Formations et Actions sur les Migrations (IRFAM) basé à Liège.

Tout comme le narrateur de *Métissages 100%* (2012), - son premier roman -, la famille d'Altay Manço est stambouliote, de la capitale culturelle et économique turque. Tout comme lui, il est père de deux filles Yeliz et Sibil et, comme lui, il a un frère. Et à l'instar du narrateur, le chercheur Altay Manço se penche sur les questions d'intégration des populations immigrées en Belgique et livre son approche personnelle de la Turquie, balancée entre tradition et modernité.

Dans ce premier roman, une jeune femme, Filiz Bilek, étudiante de l'Académie des Beaux-Arts (*idem*: 19), issue de l'immigration turque en Belgique, faisant carrière dans le monde de la mode et en conflit avec sa famille immigrée traditionaliste, scandalisée notamment à la suite d'affiches où elle pose trop sensuellement selon ses frères (*idem*: 90, 93), et très peu intégrée, trouve le moyen d'une « rencontre rocambolesque » (*idem*: 23) avec un professeur d'histoire et de langues orientales, Alpand Carman de Calata (*idem*: 9), père de deux petites filles, Louise et Mathilde, - onomastique aristocratique belge oblige -, dont la vie tourne en rond à la

³ *ibidem*.

suite d'un divorce. Sur fond de déplacement en colloques et des négociations d'adhésion de la Turquie à l'Union européenne, les deux personnages connaîtront plusieurs péripéties improbables qui seront autant d'épreuves, de Bruxelles à Istanbul, en quête de leurs idéaux respectifs.

Tout comme dans le cas de son confrère Kenan Görgün, ou celui des écrivaines belges francophones d'origine maghrébine Malika Madi et Mina Oualdihadj, l'écriture fictionnelle de ce premier roman (deuxième, voire troisième génération immigrée) relève d'un projet scriptural et identitaire difficilement classable. La critique littéraire renvoie le lecteur à des taxinomies à composantes foncièrement ethniques et transnationales (littérature beure, migrante, de l'immigration, etc.) impliquant forcément des enjeux thématiques nouveaux. Vu leur caractère récent (Declercq, 2011: 306), elle n'en a qu'une approche micro-diachronique (Laronde, 1993: 221), ce qui en fait un corpus instable et hybride (*idem*: 222).

Jean-Marc Moura le définit comme de « nouveaux territoires » narratifs fondés sur l'émergence de nouvelles communautés sociales, constituant un objet d'étude complexe, surtout à partir des années 1990, où la question du statut des générations immigrées, et de leurs conflits identitaires au sein des nations est venue se poser de façon plus aigüe (Moura, 2003: 57). Elien Declercq pointe le « nouveau dialogue » qu'elles établissent avec la notion de littérature nationale dans la mesure où elles en interrogent les contours en convoquant dans le débat des « échanges discursifs » au-delà des thématiques soulevées d'ordinaire par l'étude des migrations dans leur approche économique et sociale (Declercq, 2011: 301).

Et, de fait, ce récit est difficilement dissociable de la biographie d'Altay Manço, professeur et chercheur universitaire : « Figurez-vous que je rentre du Congrès d'ethnolinguistique », dit le narrateur, avant de reconnaître que « Pour Marie-Rose, j'étais un académicien trop discret dans une branche qui n'intéressait personne et surtout trop éloignée de son quotidien » (Manço, 2012: 14). Tout comme dans la biographie de Manço, il est question de deux filles et d'un frère (*idem*: 41-42).

Pour le reste, la vie d'Alpand Carman de Calata semble être tombée dans une impasse narcissique, pour ce « mal aimé » (*idem*: 32) aspirant à

devenir un « mâle aimé » (*ibidem*) à la suite de son divorce d'avec Rose-Marie, issue de la « petite noblesse provinciale belge » (*idem*: 13) qui le voyait comme « un martien incapable d'empathie » (*idem*: 27).

Or, chez cet enfant d'immigrés turcs en Belgique à l'intégration réussie, se pose la question de l'identité, voire des identités partagées entre la Turquie des parents et la Belgique d'adoption. On comprend dès lors mieux le choix du titre du roman *Métissages 100%* pour rendre l'impossibilité et l'inexistence d'une race pure, d'une racine unique, mais plutôt, - pour reprendre Édouard Glissant -, l'assomption d'un rhizome (1997) pour se définir, qui plus est dans un monde global. On saisit mieux aussi le compte à rebours identitaire qui ponctue le récit jusqu'à afficher à nouveau 100% à la fin ; ce qui assure une ironique circularité au roman.

L'indécision dans l'affichage identitaire découle de cette richesse génétique et culturelle. Tantôt, « Je ne suis pas Turc. À quoi cela mène-t-il ? Comment sait-on en réalité ce que l'on est ? » (Manço, 2012: 134), tantôt le catégorique « JE-SUIS-TURC ! » (*idem*: 160-161) qu'il lance à Filiz, avant d'être remis à l'ordre par le contrôle d'identité à l'aéroport : « 'Vous êtes Belge, Monsieur ? Depuis longtemps ?!' » (*idem*: 163) avant de se repositionner malgré lui, à la suite du débat sur l'adhésion turque à l'Union européenne : « Me voilà Turc et vous Européens ! » (*idem*: 213).

D'autant plus que, à l'instar du narrateur de *Métissages 100%*, Altay Manço est bel et bien un écrivain belge contemporain, citoyen d'un royaume dont il partage les idiosyncrasies : « Mes compatriotes » (*idem*: 36) et sa « fierté d'être Belge » (*idem*: 218). D'ailleurs, n'en reproduit-il pas l'accent : « Oui. C'est la malléole exterrrieurrrre gauche (...) » (*idem*: 7) ; « - Prrrofesseurrr, je connais vos trrrraavaux » (*idem*: 158), pour ne pas parler des belgicisms : « Je ne sais même pas prévenir Filiz (...) » (*idem*: 91) ; « (...) les renvoyer avec leur parents en Turquie a, sans doute, semblé plus positif que de les placer dans un home en Belgique (...) » (*idem*: 113) ; « Je serai bientôt pensionnée (...) » (*idem*: 179).

Toutefois, le propos du roman est de soulever des questions actuelles posées dans le prisme des littératures migrantes et du dialogue ou choc interculturel. Elien Declercq désigne cette démarche par « littérature de migration », une taxinomie qui a l'avantage d'éviter l'écueil ethnique et de



pallier une lacune théorique liée à un paradigme conceptuel (Declercq, 2011: 308-310).

À cet égard, *Métissages 100%*, - où la réflexivité l'emporte souvent sur la narrativité -, affiche de façon presque trop « explicite » une thèse qui plaide pour la possibilité, voire la nécessité de ce dialogue interculturel, mais qui engage toutes les parties concernées : pays d'accueil et communautés immigrées ; Occident et Orient ; territoires à tradition judéo-chrétienne et islam ; hommes et femmes.

Invité belgo-turc ou turco-belge au Carrefour des civilisations d'Istanbul, le Prof. Alpand de Calata défend, dans son long discours, des idées que Martine Abdallah-Pretceille a amplement développées dans le domaine éducatif (2004), qui sont loin de faire l'unanimité sur la scène géopolitique actuelle de part et d'autre du Bosphore, qui renvoient en clin d'œil au titre du roman et que les emprunts linguistiques des deux côtés mettent en exergue: « 100% ça n'existe pas ! Il n'y a pas de Turcs, il n'y a pas de Belges ou quoi que ce soit d'autre d'ailleurs... Il n'y a que des *kompozisyon*. Nous sommes tous des *mozaik* » (Manço, 2012: 214) ; « L'antagonisme naît du besoin de s'opposer à l'Autre pour se constituer » (*idem*: 215). On y trouve aussi ce plaidoyer pour le métissage qui n'est pas sans rappeler l'essai de Bernard-Henri Lévy (1994) : « (...) la pureté n'est ni un but justifiable ni un objectif réaliste » (Manço, 2012: 216), puisque « Renoncer à la violence n'est-ce pas chercher à connaître l'Autre sans chercher à le convertir ? » (*ibidem*) et que, non sans humour, il détourne à sa guise le proverbe français : « Là où il y a gêne... pas de plaisir » (*idem*: 136), lui qui « (...) aim[e] jouer avec les mots, n'est-ce pas ? » (*idem*: 41)⁴.

En fait, partant de sa condition personnelle, le narrateur complice de son auteur entend poser la complexité et la mixité culturelle et intellectuelle comme garde-fou contre les idées simplistes, populistes et démagogiques qui vont gagnant du terrain un peu partout. Entraîné de façon burlesque par Filiz dans sa famille traditionaliste immigrée dans le charbonnage de Marchienne, Alpand conquiert l'attention du père (patriarcat) par le biais d'un exposé des vertus du dialogue et de la tolérance, et ce par une

⁴ Voir à cet égard, pp. 63, 64 ou 81.

démonstration pratique entre le choc du frappement de mains (qui blesse et effraie) et le frottement qui permet la rencontre et engendre la chaleur (*idem*: 126-127).

L'auteur-narrateur recourra à plusieurs arguments pour illustrer sa thèse de la complexité et du dialogue ; lesquels passent par l'acceptation d'une « histoire partagée » (*idem*: 193) et mêlée au sens d'« histoire connectée », - notion mise en orbite par l'historien indien Sanjay Subrahmanyam (2014), souvent métaphorique du « carrefour des civilisations » qu'il prône. Ainsi, le prétexte de l'analyse du tissage d'un tapis anatolien devient l'occasion pour Alpaand de Calata de discourir sur la complexité probable de ses propres origines métisses : « Je suis historien pour les autres : jamais je ne me suis interrogé sur les origines de ma propre famille » (Manço, 2012: 134), avouera-t-il, avant d'établir le rapprochement ethnique, historique et linguistique de son identité onomastique, de Calata, dont on suit le parcours historique et géographique de l'Asie Mineure jusqu'à la Belgique, en passant par la France de Louis XI et le Midi (*idem*: 134-160).

D'autant plus que la facture de ladite tapisserie s'apparente à un patchwork culturel et s'offre comme un palimpseste interprétatif énigmatique : « Voyons, enfin, les bordures : elles complètent l'ornementation du tapis et équilibrent l'ensemble. Des éléments linéaires. Le dessin est simple, géométrique et répétitif. Les motifs dépendent en général de la région de provenance. Regardez cette succession de baklavas... » (*idem*: 143). Cette réflexion fait apparaître nos histoires comme subsidiaires et entremêlées à l'encontre de la tradition romantique des nationalismes historiques. À ce propos, il n'est pas innocent que la Belgique, pays dont l'Histoire se heurte à la conception historique hexagonale, et connaît donc une histoire avant l'Histoire (*idem*: 136) soit explicitement référée.

Les arguments qui soutiennent la complexité métisse sont également fondés sur l'assomption du « travail de mémoire » dans le cas du dossier délicat du génocide arménien (*idem*: 188-189) ou de la coexistence avec les minorités chrétiennes (*idem*: 186), voire celui des déplacements forcés occasionnés par le Traité de Lausanne échangeant les populations turque et



grecque et délimitant les frontières des deux pays, mais laissant des minorités ethniques aux prises avec les exigences nationales(istes) (*idem*: 83, 86, 164, 165, 166).

Cette « (...) pensée complexe et à ce titre difficile à intégrer » (*idem*: 71) où, de surcroît, « il n'est pas obligatoire d'être d'accord sur tout pour s'entendre » (*idem*: 73), impliquant le métissage comme salut ou ligne de fuite, peut également prendre les traits métaphoriques de la vie conjugale : « On semble chercher l'exacte correspondance alors que ce sont les différences qui font vivre ! – Encore faut-il les tolérer ! » (*idem*: 31).

Par ailleurs, l'entre-deux identitaire trouve chez Altay Manço une expression particulière qu'Anne-Rosine Delbart renvoie à une « interculturalité réussie » et à un « cheminement vers l'autre » (2010: 100) qui engendrent des processus de « transculturation » et des « hiatus culturels » (*idem*: 101). Ceci dit, il s'agit de traduire la double appartenance enrichissante, mais sur base d'un retour ou va-et-vient décevant ou interpellant au pays d'origine des parents ou des ancêtres ; ce voyage devenant révélateur d'une appartenance à l'ici et à l'ailleurs (*apud* Delbart, 2010: 103) et donnant lieu à une sorte de « négociation » (*ibidem*) dans laquelle interviennent plusieurs facteurs.

Et d'abord l'usage de deux langues et d'une interlangue comme corolaire de l'appartenance à deux cultures, comme le fait remarquer Filiz : « On ne sait jamais dire le fond de sa pensée avec précision, ni dans une langue ni dans l'autre. Comment vivre en famille sans langue commune ? » (Manço, 2012: 103) ; ou encore Alpand considérant les brassages opérés sur la langue de son ancêtre hypothétique : « Le phénomène n'a rien d'étonnant. C'est le cas de tous les immigrés qui, de génération en génération, voient la langue de leurs origines se transformer, voire même disparaître au contact de la langue du pays d'accueil » (*idem*: 154).

Mais aussi les hiatus culturels ou la présence d'objets ou rites jugés ethniques et qui rappellent l'appartenance culturelle ou en négocie les limites. C'est le cas de l'alimentation, notamment des spécialités ou pâtisseries dont l'origine est, elle aussi, disputée entre la Turquie et la Grèce (*idem*: 60-61). Aussi, Alpand sert-il du thé de la mer noire (*idem*: 40) ; Filiz utilise-t-elle « ces petits verres que l'on ne voit qu'en Turquie :



peut-être ses objets typiquement turcs » (*idem*: 77), alors que les difficiles retrouvailles de Filiz avec sa famille conservatrice et patriarcale (*idem*: 120) s'ouvrent par cette injonction de la mère : « 'Va maintenant baiser la main de ton père' » (*idem*: 119). Mais remarquons également, en passant, les vœux de « Joyeux Noël » échangés entre Filiz et Alpand (*idem*: 25).

Toutefois, c'est dans la conception du mariage que les hiatus culturels sont les plus aigus. Monsieur Bilek, le père de Filiz, soutient une position inconciliable et intransigeante : « - Va, va, lance Monsieur Bilek à sa femme, d'un air amusé, on discute entre hommes ici... Dis-moi fils, ta première femme, c'était une étrangère ? - Non...c'est une Belge... - C'est ce que je dis, une étrangère ! Ces mélanges ne sont pas faits pour nous. La preuve : tu te sépares et tu veux épouser une Turque » (*idem*: 124). En effet, la question de la condition de la femme et de son émancipation, demeure prégnante dans les littératures migrantes. La carrière et le style de vie libre de Filiz en sont la preuve.

Mais d'autres métaphores du métissage positif et de la coexistence interculturelle sont subtilement proposées au lecteur, et plus précisément la perspective foncièrement métisse et cosmopolite des deux pôles géographiques du roman : Istanbul (en couverture du roman) et Bruxelles, toutes deux villes-carrefours à sociétés hybrides. Et tout d'abord Istanbul, ou faudrait-il dire Byzance, comme le fait le narrateur, pour évoquer le passé glorieux de la ville où toutes les religions et ethnies se croisaient et cohabitaient : « C'est ici que les continents se rencontrent », dit Alpand à son frère en l'accueillant dans la métropole turque (*idem*: 172) ; qui plus est « plaque tectonique », lieu de choc et de friction des espaces et des cultures : « La Turquie est traversée par des plaques tectoniques au propre et au figuré » (*idem*: 203).

D'autant plus que tout le récit a pour toile de fond les argumentaires *pour* et *contre* l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne, c'est-à-dire la question de l'identité européenne et du choc des civilisations et des crédos, celle de la problématique « appartenance de la Turquie à la 'civilisation européenne' » (*idem*: 185). Alpand, en spécialiste, y voit un rendez-vous manqué et une bévue géopolitique, fondée sur une islamophobie primaire (*idem*: 206) : « Oui, je me rappelle... Cette position géographique entre



l'Asie et l'Europe est souvent utilisée comme un argument contre l'adhésion, mais cela peut être vu comme un atout. Le rejet des Européens me semble irrationnel » (*idem*: 180).

Mais Bruxelles, - capitale d'un pays tout aussi improbable et d'une Europe en crise d'identité -, renvoie elle aussi à la condition métisse ; ce métissage qui fut pris, en son temps, pour l'une des figures majeures de la belgitude (Mertens, 1976: 4-11).

En conclusion, nous pourrions revenir sur la thèse que le roman soutient au service du dialogue interculturel, et qui trouve sa traduction emblématique dans l'objet du courriel envoyé par Filiz à Alpand dans le cadre de son appel à l'aide dans ses recherches : « Vêtement et conflits intergénérationnels dans l'immigration turque » (Manço, 2012: 23). Et Filiz d'aller plus loin dans son projet de fin d'études : « Que représente mon travail par rapport à la culture turque que vous étudiez ? » (*idem*: 69). Le projet scientifique de Filiz s'inscrit dans un propos plus vaste : comment recoudre le tissu social de l'immigration, coudre la tapisserie colorée et à motifs multiples de notre cohabitation culturelle, bâtir des ponts entre civilisations, générations et religions tout en maintenant le difficile équilibre des identités ? Filiz condense cet espoir dans un appel lancinant qui revient dans bien des textes de littérature de migration :

- Je vous ai vu dans un débat télévisé, il y a plusieurs mois. Je ne sais pas pourquoi, j'ai immédiatement pensé que vous pourriez m'aider et pas seulement pour mon projet d'études. Alpand, j'aimerais être moi-même et j'aimerais être en paix avec ma famille. C'est difficile. Très difficile ! (*idem*: 96).

BIBLIOGRAPHIE

ABDALLAH-PRETCEILLE, Martine (2004). *L'éducation interculturelle*. Paris: PUF, coll. « Que sais-je ? », n° 3487.

DECLERCQ, Elien (2011). « Écriture migrante : réflexions sur un concept aux contours imprécis », *Revue de littérature comparée*, n° 339, pp. 301-310.

DELBART, Anne-Rosine (2010). « Littératures de l'immigration : un pas vers l'interculturalité? », *Carnets*, « Littératures nationales : suite ou fin – résistances, mutations & lignes de fuite », n° spécial printemps / été, pp. 99-110.



GLISSANT, Édouard (1997). *Traité du Tout-Monde*. Paris: Gallimard.

LARONDE, Michel (1993). *Autour du roman beur. Immigration et identité*. Paris: L'Harmattan.

LEVY, Bernard-Henri (1994). *La pureté dangereuse*. Paris: Grasset.

MANÇO, Altay (2012). *Métissages 100%*. Paris: L'Harmattan.

MERTENS, Pierre (1976). « De la difficulté d'être Belge », *Les Nouvelles Littéraires*, n° 2557, n° « Une autre Belgique », 4-11 novembre.

MOURA, Jean-Marc (2003). « Les études postcoloniales : pour une topique des études littéraires francophones », in *Les études littéraires francophones : état des lieux* (L. D'Hulst et J.-M. Moura éd.). Lille: Travaux du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, pp. 49-61.

SUBRAHMANYAM, Sanjay (2014). *Aux origines de l'histoire globale : leçon inaugurale du Collège de France*. Paris: Fayard.